

que ces messieurs mènent à grand vacarme et qui n'ont d'autres conséquences que de faire apparaître aux yeux de tous les ouvriers conscients... la pourriture profonde des « Etat-majors » staliniens.

En France, par exemple, « l'épuration » révèle des dessous particulièrement répugnants. Car elle s'accomplit sur des éléments demeurés dans le Parti par pur intérêt pécuniaire, électoral ou administratif. Alors le spectacle de la corruption profonde des cadres de fonctionnaires du Parti apparaît dans toute sa hideur. Ceux-là s'en allaient banqueter avec les amis d'Horthy; ces autres dilapidaient telle caisse; celui-là, à la mort de Stresemann, ni plus ni moins que Litvinov, envoyait un télégramme de condoléances à Hindenbourg; ces autres-là pataugeaient dans les histoires municipales de Clichy tandis qu'un fonctionnaire particulièrement zélé du 7<sup>e</sup> rayon prétendait monopoliser la caisse à lui tout seul...

Mais, se demanderont les ouvriers, le Parti ne pouvait ignorer tout cela? Evidemment, le Parti ne l'ignorait pas.

Cette lèpre malsaine, qui ronges les cadres du Parti, des syndicats et de leurs annexes, ce n'est pas l'épuration des fonctionnaires par les fonctionnaires — Duteil chassé par Gélis, Auffray par Cachin, Vaillant-Couturier par Bonte — qui en guérira nos organisations!

Les vrais communistes n'ont à compter que sur eux-mêmes pour redresser les Partis communistes. Il reste encore dans le Parti des communistes honnêtes; qu'ils commencent PAR EXIGER le contrôle par eux-mêmes de leurs cadres. C'est de la base et de la base seule que peut partir un redressement communiste du Parti.

C'est dans le respect du droit de chaque communiste de s'expliquer librement; c'est dans une véritable démocratie ouvrière dans le Parti, que se trouvent les seuls éléments d'une épuration qui corresponde aux intérêts de classe du prolétariat.

Toute autre application du principe juste en soi de l'épuration des Partis communistes, produit exactement l'effet contraire de celui qui est recherché, prolonge et aggrave la corruption des cadres au lieu de la supprimer, renforce la bourgeoisie en diminuant dans la classe ouvrière le prestige moral du Parti communiste.

## LE « GUET-APENS » DE JAPY

Les Jeunesses Socialistes ayant annoncé une réunion publique à Japy, l'Humanité avait sommé le branle-bas et convoqué les membres du Parti et sympathisants pour donner une leçon aux socialistes. Pendant plusieurs jours l'Humanité avait affiché des intentions belliqueuses, mais, après la réunion de Japy le ton change, on ne parle plus que du « guet-apens » de Japy et l'on se pose en victime.

Que s'était-il donc passé?

Simplement ceci : Bonte et Cachin n'ont pas

rencontré un succès aussi facile qu'ils l'escomptaient. Les socialistes ont résisté. Pour la première fois depuis la guerre ils ont pu se faire entendre à Paris; ils ont repris un peu d'assurance.

Certes leurs rodomontades sont simplement ridicules, car, à les entendre, ils auraient reconquis Paris. Ils ont pu seulement, avec l'aide des forces policières, éviter d'être chassés de leur propre réunion.

Devant un Parti communiste qui ne leur opposait aucune contradiction politique sérieuse, qui se discrédite par ses inventions saugrenues, les socialistes ont repris confiance. A la première résistance, la figuration de l'Appareil Communiste a battu en retraite. Le seul résultat c'est une bataille, qui aurait pu avoir de funestes conséquences, entre ouvriers communistes et ouvriers socialistes. C'est ainsi que l'on fait la conquête des masses en confondant chefs et troupes dans la même offensive! Par surcroît, l'échec de l'opération et les jérémiades de l'Humanité rendent les dirigeants du Parti un peu plus ridicules...

## LA MANŒUVRE DE TARDIEU

A la veille de la rentrée des Chambres, Tardieu pose à nouveau sa candidature, à la présidence du Conseil en accentuant sa pression sur le Parti communiste.

A la canaillerie sans nom du complot contre la sûreté de l'Etat, découvert à la veille du 1<sup>er</sup> août, Tardieu ajoute aujourd'hui l'ignominie de l'accusation d'espionnage!

Ce n'est pas que Tardieu, comme le braille démagogiquement l'Humanité, veuille supprimer le Parti communiste officiel ou son organe. L'un et l'autre lui sont d'une certaine utilité pour manœuvrer sur le terrain parlementaire.

Mais Tardieu joue avec le « danger communiste » comme un ministre habile qui veut se donner des titres à la reconnaissance des grandes firmes capitalistes. Découvrir un complot contre la Sûreté de l'Etat, un centre d'espionnage, etc... cela fait bien dans le bilan du ministère de l'Intérieur! Le calcul est sordide, mais doit réussir.

Si le Parti communiste avait conservé une liaison profonde avec les masses, rien ne serait plus aisé pour lui que de passer à une contre-attaque vigoureuse. Mais les bureaucrates du Parti, par inertie, sottise ou complicité, ont désorganisé le Parti, l'ont coupé des masses, ont ruiné par une démagogie grossière son prestige et la confiance que lui portaient les ouvriers.

Le capitalisme français est capable aujourd'hui d'imposer sa rationalisation à une classe ouvrière, désorganisée, démoralisée, sans organisations syndicales puissantes, sans Parti communiste de masses.

Les fonctionnaires staliniens de l'I.C. peuvent se réjouir. Ils ont bien mérité de Thermidor.

# Non, Istrati !

Pas besoin de présenter Panaït Istrati à nos lecteurs. Ils le connaissent. C'est un frère. C'est un copain. Sa voix leur est familière. Ils se souviennent aussi de l'interview qu'ils lurent ici même, au lendemain de son retour de Russie Soviétique, et dans lequel il dénonçait le régime stalinien et les abus de sa bureaucratie.

A ce moment, nous avons respecté la réserve prudente d'Istrati, ses craintes et ses hésitations. Un débat se livrait en lui : « Fallait-il soulever le voile tout entier? Était-ce le moment de tout dire? Si oui, comment le dire? » Ce qui eut été, chez un militant de l'Opposition, pusillanimité, manque de clairvoyance ou manque de courage, n'était chez lui ni manque de courage, ni manque de clairvoyance : c'était le louable scrupule d'un homme anxieux de servir sagement la Révolution russe, mais dépourvu de cette espèce d'instrument infaillible qu'est, en toutes circonstances, la doctrine marxiste, et comme paralysé par un manque évident d'expérience politique, l'absence d'un contact politique direct avec sa classe d'origine.

Voici qu'un article de lui vient de paraître dans la Nouvelle Revue Française, où il conte tout au long un drame social auquel il a été mêlé et dans lequel il a, selon son expression, « remué ciel et terre », « fait des mains et des pieds... »

L'affaire Roussakov, qui, après de longs mois de séjour en Russie, a dessillé les yeux enchantés d'Istrati, et lui a fait apercevoir, derrière le décor officiel, la tragédie autrement importante où se trouve impliquée la classe ouvrière tout entière, c'est l'histoire lamentable d'un vieil ouvrier révolutionnaire, émigré politique, qui, sans être un oppositional déclaré, s'est, par son franc parler, rendu suffisamment suspect aux bureaucrates pour devenir l'objet de leur vindicte.

Père d'une nombreuse famille, beau-père de Victor Serge (que tous les militants connaissent) Roussakov occupe à Léninegrad, avec les siens — neuf personnes en tout — quatre chambres d'un grand appartement de onze pièces. Les autres pièces sont occupées par des membres de la Coopérative du Logement.

Traquée, espionnée, en butte aux perpétuelles chicanes des officiels, la famille Roussakov voit un beau jour une communiste en place faire irruption dans son logement : l'une des filles Roussakov (la femme de Victor Serge) est odieusement brutalisée ; la provocation a pour but de jeter cette famille à la rue, certains fonctionnaires ayant jeté leur dévolu sur le local où elle habite. Comme il n'a rien à se reprocher — bien au contraire — le vieux Roussakov « rouspète », nous raconte Istrati, et il rouspète énergiquement, comme peut le faire un ouvrier convaincu de son bon droit. Dénonciations, accusations, persécutions de pleuvoir aussitôt sur lui ; et cela se traduit, au mépris des lois soviétiques, par son renvoi immédiat de l'usine, son exclusion du syn-

dicat, par une campagne de presse ignominieuse — où il n'est traité de rien moins que de contre-révolutionnaire et de spéculateur — par la demande d'un châtement exemplaire, par un bombardement de « résolutions » fabriquées après coup, et pour finir, par un mandat d'arrêt. Grâce aux actives démarches d'Istrati — où ce dernier fait connaissance avec le fameux « Appareil » — Roussakov échappe à la prison et peut-être à la mort, mais il n'échappe ni lui, ni les siens, à la misère, et, après un premier procès qui se termine par un acquittement, les bureaucrates n'entendant pas lâcher si facilement leur proie, Roussakov comparait à nouveau avec deux membres de sa famille devant les autorités, et tous les trois sont condamnés à quelques mois de « travail obligatoire ».

Cru, virulent, lâché, brutal et pathétique, l'article d'Istrati a les sons rauques d'un cri sorti d'une gorge en fureur. Sa sincérité vous empoigne. On voit, on voit vraiment le vieux prolétaire Roussakov, têtu et désarmé devant la meute qui l'entoure ; on assiste à cette lutte du pot de terre qu'est un simple ouvrier contre le pot de fer que représente la caste bureaucratique « vulgaire, ignorante, perverse » ; on croit entendre les protestations véhémentes d'Istrati lancées comme des crachats au fond de ces antichambres soviétiques où le prolétariat fait l'épreuve de sa patience ; l'indignation sacrée qui soulève ses lignes, la colère qui brille, toute noire, dans ses yeux, on la ressent, on la partage. Ce n'est pas seulement l'affaire Roussakov qu'halestants nous avons suivie, nous avons vu se dresser devant nous la monstrueuse silhouette de « l'Appareil » géant qui projette son ombre sur toute la Russie.

Istrati a bien fait de nous décrire les péripéties de ce drame, il a bien fait de démontrer que l'affaire Roussakov n'est pas une affaire isolée, un déni de justice infligé à un particulier, mais qu'elle est le symptôme de la dégénérescence du régime. Que « le pain et l'abri » soient ôtés à un ouvrier, dès lors qu'il n'est plus « dans la ligne » et qu'il ne hurle pas avec les loups, voilà qui prouve l'affaiblissement de la puissance prolétarienne au sein de l'Etat ouvrier, voilà qui mérite d'être dit, et d'être dit à haute voix, et devant tous les ouvriers.

Ce n'est justement pas ce qu'a fait Istrati. Pour raconter à la classe ouvrière un fait qui l'intéresse, mais n'intéresse qu'elle seule, Istrati choisit pour tribune le plus réactionnaire peut-être des organes français, celui qui ne touche exclusivement qu'un public de bourgeois, et de bourgeois réactionnaires. S'il y a un enseignement à tirer de l'affaire Roussakov — et certes il y en a un — comment Istrati suppose-t-il qu'il puisse être tiré s'il lance son cri d'alarme dans le camp ennemi? La saine révélation de la vérité eut été